

Pierre Falcon : le détournement littéraire d'une tradition orale (Première partie)

Jacques Julien

Number 5, 1995

Traditions orales d'Amérique française

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004536ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004536ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Julien, J. (1995). Pierre Falcon : le détournement littéraire d'une tradition orale : (Première partie). *Francophonies d'Amérique*, (5), 107–120.
<https://doi.org/10.7202/1004536ar>

PIERRE FALCON : LE DÉTOURNEMENT LITTÉRAIRE D'UNE TRADITION ORALE

(Première partie¹)

Jacques Julien
Université de la Saskatchewan (Saskatoon)

Le voyageur qui arrive au Manitoba par l'est voit bien des panneaux qui lui annoncent un « Falcon Lake », presque à la frontière de l'Ontario et du Manitoba. Par contre, celui qui continue vers la Saskatchewan portera-t-il attention au cheval blanc qui marque l'accès au petit village de Saint-François-Xavier ? S'il se rendait jusqu'au musée local, il pourrait lire, gravé sur une plaque commémorative bilingue, un résumé de la vie d'un certain Pierre Falcon. On y parle de « romances amusantes qu'il composa, comme la "Chanson de la Grenouillère" qui exprimait l'esprit national des Métis et décrivait avec humour les événements politiques qui les touchaient² ».

Tant de choses ont été écrites sur ce Pierre Falcon qu'il nous a semblé utile d'en faire une synthèse critique. Il s'agit donc de rouvrir un dossier, d'en étaler toutes les pièces afin de préparer le terrain pour une nouvelle recherche qui réexaminera la question de fond en comble. Car une impression se dégage et se confirme : la plupart des textes écrits sur Falcon n'ont pas cessé de reprendre, souvent mot à mot, une histoire de base, histoire qui s'est en quelque sorte formée après coup et qui emprunte beaucoup au texte même des chansons. S'il faut établir brièvement cette histoire, notre attention se concentrera sur les chansons pour leur donner toute leur importance.

Notre étude devrait dégager une autre perspective de même qu'une nouvelle lecture remettra en question la perception commune qu'on a donnée de Falcon et de son œuvre. Ainsi, devrait-on montrer quelles sont les parties crédibles du répertoire attribué à Falcon et lesquelles doivent être contestées.

Le gouvernement du Manitoba a reconnu la place importante occupée par Falcon dans la fondation de la province en lui consacrant une petite brochure dans sa collection de documents sur l'histoire ancienne³. La figure de notre chansonnier prend place dans la galerie des portraits de ses contemporains immédiats, Cuthbert Grant, Pascal Breland et Lord Selkirk. Le Collège universitaire de Saint-Boniface, héritier et dépositaire d'une longue tradition culturelle, s'est également associé à la figure de Falcon, puisque Annette Saint-Pierre y a préparé une collection maison intitulée *Au pays des Bois-Brûlés*⁴.

La littérature franco-manitobaine reconnaît aussi au chansonnier un rôle de fondateur. Avant Louis Riel, c'est lui qui ouvre l'*Anthologie de la poésie*

franco-manitobaine, et les superlatifs de même que les réserves signalées par des guillemets ne manquent pas pour en parler.

C'est pour ces chansons « engagées » qu'il faut retenir Falcon. En effet, quoiqu'il ne s'agisse pas de poésie proprement dite, il ne s'agit pas non plus de simples ritournelles ou ballades pour voyageurs — bien que ceux-ci chantaient [*sic*] les chansons de Falcon. La poignée de chansons qui subsistent des dizaines qu'il aurait composées font de lui le « trouvère » franco-manitobain dont les « chansons de geste » rappellent les luttes et les exploits d'un peuple, les Métis, qui tentait d'établir un pays « français » dans la vallée de la Rivière-Rouge. C'est un début « poétique » semblable à la tradition orale des chansons populaires au Québec⁵...

George Bryce exprime un point de vue plus réservé quand il écrit : « *his verse making was, of course, of a very simple and unfinished kind*⁶ ». Un jugement que Barbara Cass-Beggs nuance en situant cette rusticité dans un contexte plus large : « *his airs and verses were primitive, for they were the product of a primitive life*⁷ ».

On comprend facilement la fascination exercée par Pierre Falcon, porteur d'un double héritage, français et amérindien, à l'articulation historique de la création de la nation métisse et du Manitoba. Toutefois, cette double appartenance a suggéré aussi des généralisations raciales superficielles, dont témoigne, par exemple, Martial Allard. L'auteur prétend que, de son père français, Falcon tenait le côté chanteur alors que, de sa mère indienne, il aurait hérité de la facilité de conter⁸. Barbara Cass-Beggs varie sur le même thème quand elle accorde également au sang français le goût pour le chant alors qu'elle attribue à l'ascendance amérindienne le goût de la danse : « *the Métis [...] inherited their love of dancing from the Indians and their enjoyment of singing from the lilting songs sung by the French voyageurs*⁹ ».

Bien qu'elle soit importante, la position que Falcon occupe dans l'histoire, la culture et l'imaginaire est marquée par l'ambiguïté et la légende. On a mentionné que le lac Falcon demeure encore une association routinière bien qu'on la sache douteuse. Pas un recueil qui n'y fasse allusion, reprenant une association que Margaret Arnett MacLeod a bien résumée :

*In fact he [Falcon] became such a noted figure that one of Manitoba's loveliest lake, Falcon Lake, near the Ontario border, was named in his honour, a fitting recognition of the happy contribution he made to the life of this period*¹⁰.

Toutefois, une note de l'*Anthologie de la poésie franco-manitobaine* rappelle que « la tradition selon laquelle le lac Falcon doit son nom à Pierre Falcon a été mise en doute par l'historien-archiviste Pierre Picton, qui croit plus probable que l'appellation vient d'une traduction d'un nom saulteux¹¹ ». La brochure publiée par le ministère de la Culture du Manitoba complète cette information :

[...] there are some who contend that Falcon Lake and neighbouring West Hawk Lake bear the names of two Indian tribes that once inhabited the district and whose reservations are now located on the western edge of Shoal Lake. The names of these tribes, SHE-SHE-GEN-CE and SHAWINABINAIS describe two species of falcons which were probably tribal emblems¹².

Les sources

Avant de s'engager dans le corps de cet article et pour en faciliter la lecture, il faut faire une présentation générale des sources, regroupées dans la Bibliographie, qui ont parlé de Pierre Falcon et montrer les relations que ces études entretiennent entre elles. La littérature qui se rapporte au chansonnier se base à la fois sur des données de la tradition orale et sur des documents publiés. Cependant, il apparaît clairement que ce sont les données imprimées qui fondent la plus grande partie des analyses. Bien que plusieurs auteurs amorcent leur recherche à partir d'entrevues ou de cueillette, les essais qu'ils écrivent sur Falcon et son œuvre délaissent ces témoignages oraux ou en ignorent la portée de sorte que leurs conclusions retournent à l'autorité des sources imprimées. De toute façon, à mesure que le temps passe, les auteurs se citent les uns les autres et ne remettent plus en cause les premières affirmations présentées.

Pour établir le contexte socio-historique global, la recherche pourrait explorer la collection « Pierre Falcon » aux Archives de la Société historique de Saint-Boniface, puis les Archives provinciales du Manitoba qui conservent les documents sur Falcon dans la collection Margaret Arnett MacLeod. Selon son habitude, Conrad Laforte, aux entrées des titres attribués au chansonnier métis dans le tome VI de son *Catalogue de la chanson folklorique française*, indique les sources sonores que l'on peut consulter. Ce sont d'abord les collections C.-M. Barbeau, Henry Lane et la collection É.-Z. Massicotte. Margaret Arnett MacLeod a entendu chanter les petites-filles de Falcon. Elle a reproduit le texte de leurs chansons et, avec l'aide d'Henri Caron, la mélodie. Existe-t-il des enregistrements de ces séances ? Elle ne l'indique pas. De même pour Margaret Complin qui a fait des entrevues : existe-t-il encore des traces du travail qu'elle a fait sur le terrain ?

Laforte ajoute la collection Henri Létourneau à partir de laquelle l'ethnomusicologue Lynn Whidden a préparé l'édition du recueil *The Métis Way* (1993) fait pour la Saskatchewan Music Education Association. La collection Richard Johnston que cite également le *Catalogue* est le point de départ du *Seven Métis Songs of Saskatchewan* de Barbara Cass-Beggs. Elle indique que Richard Johnston aurait visité la Saskatchewan, en 1957, pour y recueillir des chansons traditionnelles, qu'il lui aurait fourni la liste de ses informateurs et lui aurait donné accès à ses notes et à ses rubans.

Sauf pour les entrevues réalisées par MacLeod, ces références à des collections ne portent que sur deux chansons de Falcon : *La Victoire des Bois-Brûlés* et *La Rivière-Rouge* (dite aussi *La Ballade du général Dickson*). La conservation

de ces sources orales est relativement récente. Plus près de la création originale, au XIX^e siècle, c'est évidemment l'imprimé qui est le support de diffusion, le canal qui va rapidement disséminer les premières œuvres de Pierre Falcon. Il était encore vivant en 1863 quand est paru le premier texte qui parlait de lui et de ses chansons. Nous nous attarderons aux écrits qui ont un rapport avec l'étude de ses chansons et nous laisserons de côté ceux qui n'ont fait que raconter sa vie.

Hubert LaRue présente le premier à ses lecteurs du *Foyer canadien*, en 1863, « Pierriche Falcon [...] le poète et le chanteur de la Rivière-Rouge¹³ ». Le passage sur Falcon s'inscrivait dans un exposé plus vaste que le folkloriste consacrait aux « chansons populaires et historiques ». Cet article donne pour la première fois le texte des deux chansons principales : *La Victoire des Bois-Brûlés* et *La Ballade du général Dickson*.

Quelque temps après, en 1871, l'historien Joseph James Hargrave publie son livre *Red River*. Il dit avoir recueilli des lèvres même du chansonnier métis *La Victoire des Bois-Brûlés* qu'il croit être le premier à faire imprimer dans un appendice de son ouvrage. MacLeod se trompe certainement quand elle dit de lui : « *the historian Hargrave who published an English version of the words in his Red River*¹⁴ », puisque c'est la version française qu'il donne.

L'historien et politicien Joseph Tassé, dans son livre *Les Canadiens de l'Ouest* (1878), affirme lui aussi avoir rencontré Falcon en 1872, bien que le chansonnier soit alors « très-vieux, cassé, et [qu'il] parle peu¹⁵ ». Sous la plume de l'historien, on voit se dessiner les traits les plus permanents d'un portrait qui correspond bien à l'image populaire qu'on voudra se faire des Métis après l'escarmouche de 1816, le coup d'éclat de 1869 et la catastrophe de 1885. Derrière les rides du vieillard, Tassé découvre le feu du jeune homme qu'il aurait été, excitable et enthousiaste. Bryce, qui reconnaît s'être basé sur Joseph Tassé pour décrire Falcon, reprendra ce cliché d'un « *excitable, patriotic spirit*¹⁶ » dont la romancière Agnes Laut fera un trait dominant de son personnage. Tassé lui prête jusqu'à la fin cette fougue et ce goût pour le champ de bataille et condense même cette passion dans un bon mot, une phrase célèbre prononcée au moment de la rébellion.

Malgré son âge avancé [en 1869], il voulait à tout prix dérouiller son vieux fusil de chasseur. « Pendant que les ennemis seront occupés à me dépecer, disait-il, nos gens taperont dur et pourront porter de bons coups¹⁷. »

N'est-ce pas à cause de la passion qui éclate dans les exclamations de son chant de victoire qu'on a conclu à un caractère emporté, imprévisible, excité ? Ne dira-t-on pas la même chose de Riel et des Métis en général ? Cette description routinière de Barbara Cass-Beggs montre jusqu'à quel point le cliché est passé dans l'usage : « *Emotionally they [the Métis] were excitable, imaginative and ambitious ; passionate, restless, easily amused and generally devout*¹⁸. » Pas tout à fait, car les descendants de Pierriche ont tenu à corriger ce portrait d'un vieillard belliqueux. À leurs yeux, l'ancêtre apparaissait tout changé à la fin de sa vie, comme dans les hagiographies du « pécheur repenté ». En les

écoutant parler de lui, on le voit donc, pieux et assagi, se mettre en chemin à l'aube pour assister à la messe, faire ses dévotions, lire et relire les pages usées de son paroissien : « *The grandchildren of Falcon, the singer, recall his kindness and saintly character, and the long hours he spent reading his prayer book — a book that today bears evidence of his love for it*¹⁹. » Quelques auteurs seulement connaîtront ce témoignage et la plupart des biographes s'en rapporteront au récit de Joseph Tassé.

Quand se termine le XIX^e siècle, l'histoire avait transmis par l'imprimé deux chansons de Falcon qui étaient alors le seul échantillon accessible d'un répertoire plus vaste. Si l'importance historique de *La Victoire des Bois-Brûlés*, par l'événement qu'elle célèbre, ne fait aucun doute, nous ne disposons d'aucun indice qui nous permette de savoir comment l'écrit a opéré une sélection dans la tradition orale. Martial Allard confond les interventions savantes et populaires, prenant l'une pour l'autre, quand il propose qu'« il faut se rappeler que seules les chansons les plus chantées, les plus populaires donc, nous sont parvenues. La transmission orale fait instinctivement un choix parmi les plus populaires²⁰. » Les choix de LaRue et de Hargrave, par exemple, ne relèvent pas d'un processus de transmission orale, mais d'une sélection savante, lettrée. Les chansons recueillies « des lèvres mêmes » de Falcon ont capté l'attention par leur contenu historique, par ce qu'elles pouvaient offrir d'intéressant et de compréhensible pour les lecteurs de l'Est. Il y a un monde entre cette sélection ciblée et ce que la mémoire collective contemporaine de Falcon a pu mémoriser. De sorte que, Tassé en témoigne, de nombreuses chansons de Falcon ont continué de circuler par les canaux habituels de transmission de la chanson orale alors que l'écrit avait, dès le départ, réduit le corpus à deux spécimens.

Toutefois, d'autres intervenants construisent par la suite sur le legs de l'histoire et complètent notre connaissance de Falcon. Ce sont donc les romanciers qui prennent le relais. L'épopée des voyageurs, la traite des fourrures, les luttes entre la Compagnie du Nord-Ouest et la Compagnie de la baie d'Hudson ont inspiré plusieurs œuvres de fiction, dont certaines ont exploité le personnage et les œuvres de Falcon. Henri-Émile Chevalier, écrivain français déjà bien décrit dans les volumes du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, cite *La Victoire des Bois-Brûlés* dans son *Peaux rouges et Peaux blanches ou les Douze Apôtres et leurs femmes*. Le cas le plus intéressant demeure celui d'Agnes C. Laut, l'auteure de *Lords of the North* (1900). Elle se veut à la fois romancière et historienne. Afin d'assurer des bases historiques à son travail, elle dit s'être inspirée de l'histoire de la Compagnie du Nord-Ouest. Elle reconnaît également sa dette envers le sénateur L.R. Masson, qui a compilé les manuscrits des « Bourgeois », envers George Bryce, Gunn, Hargrave, Ross. C'est dire qu'elle avait fait tout le travail de recherche nécessaire pour l'écriture de son roman.

Par cette œuvre de fiction historique, Agnes Laut contribue fortement à donner vie à la figure de Falcon. Il nous reste bien un portrait de Falcon peint

par Tallenbach en 1883, d'après une photographie (MacLeod). Le peintre a immortalisé un vieil homme un peu hagar devant l'objectif et qui correspond bien à l'image entretenue par la piété familiale. Toutefois, la romancière, comme Tassé avant elle, veut faire revivre, au lieu de ce visage fermé, la turbulence créatrice qui conviendrait aux premières années de la nouvelle nation métisse. Agnes Laut peint donc un Pierriche jeune, fougueux, un modèle pour la renaissance de la culture métisse contemporaine, une figure de l'imagerie folklorique qu'on se fait de l'époque des voyageurs.

In Grant's company came Pierre, the rhymster, bubbling over with jingling minstrelsy, that was the delight of every half-breed camp on the plains. Bareheaded, with a red handkerchief banding back his lank hair, and clad in fringed buckskin from the bright neck-cloth to the beaded moccasins, he was as a wild figure as any one of the savage rabble²¹.

La romancière rehausse encore les couleurs de son portrait quand elle montre son Falcon frappé par le génie poétique, en proie à une inspiration naturelle, spontanée, écologique en quelque sorte, reçue du vent et du soleil, du chant des oiseaux plutôt que des livres.

Yet this was the poet of the plain-rangers, who caught the song of bird, the blur of cataract through the rocks, the throb of stampeding buffalo, the moan of the wind across the prairie, and tuned his rude minstrelsy to wild nature's fugitive music ... Once I asked Pierre how he acquired his art of verse-making. With a laugh of scorn, he demanded if the wind and the waterfalls and the birds learned music from beardless boys and draggle-coated dominies with armfuls of books²².

Enfin, Agnes Laut fixe définitivement le cliché d'une composition faite dans la nature, au rythme des pas du cheval, une figure si pittoresque que les commentateurs la reprendront unanimement. « Il faut donc s'imaginer notre Pierriche se promenant à cheval, se laissant bercer par le pas cadencé de son poney indien, tout en chantonnant l'une de ses chansons²³ », écrit un Martial Allard lyrique. Pour *La Grenouillère*, l'abbé Picton ne préfère-t-il pas la mélodie de Cuthbert Falcon, parce qu'elle aurait « *more of the "horsemen's swinging rhythm"* »²⁴, rapportait Complin. Elle précisait encore l'importance de cette onomatopée qu'elle croyait « *well adapted to the rhythmic swing of a band of horsemen galloping across the prairies* »²⁵. Et Martial Allard d'élucubrer encore à propos de ce rythme de la chanson « parce qu'elle suggère le balancement du cavalier quand le cheval va au pas et non le galop comme le dit Mme Complin²⁶ ».

Le long article de Margaret Complin, paru en 1939, témoigne de l'intérêt qu'on portait toujours à Falcon. Publié dans les *Mémoires de la Société royale du Canada*, son étude inaugure une troisième approche du chansonnier, celle des analyses et des enquêtes. Barbara Cass-Beggs rappelle que la chercheuse travaillait déjà sur Falcon depuis 1934²⁷. Margaret Complin, à partir d'un indice fourni par Isaac Cowie, s'était orientée vers Lebret, en Saskatchewan, où le commis disait avoir entendu chanter la première chanson de Falcon en 1869

(*The Company of Adventurers*, Toronto, 1913). Barbara Cass-Beggs, à qui la fille de Margaret Complin a remis une copie du mémoire de sa mère, refera plus tard le même parcours.

Au moment de la rédaction de son étude, Complin avait fait allusion à une version que Marius Barbeau connaissait et dont elle souhaitait voir la publication: «*it would be interesting to compare the Quebec variant with those which have been found in Manitoba*²⁸». Le folkloriste devait donner les fragments de son texte dans *The Beaver*, en 1942. Cette publication de la Compagnie de la baie d'Hudson jouera ensuite un rôle important comme véhicule d'une série d'études dues à Margaret Arnett MacLeod en 1956 et en 1957, qu'elle devait ensuite regrouper dans le recueil *Songs of Old Manitoba* (1960).

Parallèlement à MacLeod, Martial Allard, étudiant à la maîtrise à l'Université Laval, originaire de Saint-Boniface, préparait, sous la direction de Luc Lacourcière, une thèse qu'il devait terminer en 1961. Son manuscrit, *Pierre Falcon, barde des Prairies*, deviendra la référence la plus citée dans les études sur Falcon et sur ses chansons. Margaret Arnett MacLeod le présente plusieurs fois comme l'autorité concernant le chansonnier métis, bien qu'il n'ait pas encore terminé sa maîtrise au moment où elle publie ses propres études. Leurs travaux s'effectuent d'ailleurs en interrelation, puisque Martial Allard se réfère aussi aux publications de MacLeod (qu'il orthographie McLeod). Toutefois, le mémoire de Martial Allard accorde relativement peu de place aux chansons. Il en traite dans les pages 57 à 80, soit vingt-trois pages sur un total de quatre-vingt-quatre... Surtout, et bien que la thèse ait l'avantage de fournir une synthèse de ce qui était connu alors sur Falcon, elle demeure bien plus une collection de textes qu'une analyse. Martial Allard veut donner à Falcon une stature importante et il accepte sans discrimination tous les témoignages qui servent cette cause. Enfin, il est dommage que l'auteur n'ait pas tenté une amorce de comparaison des textes ou de critique textuelle qui lui aurait permis de pondérer l'apport des différentes sources.

Stimulée par les recherches de Richard Johnston et par la lecture du mémoire de Complin, Barbara Cass-Beggs écrit à la fin des années soixante *Seven Métis Songs of Saskatchewan*. Le recueil est dédié à Joseph Gaspard Jeannotte, dont les parents étaient venus du Dakota du Nord à Lebret, Saskatchewan, le même endroit où Margaret Complin avait effectué sa recherche sans obtenir de résultats très encourageants²⁹.

Enfin, l'étude de Tatiana Arcand, « Les chansons de Pierre Falcon : reflets poético-historiques³⁰ », est sans doute le texte le plus récent consacré à notre sujet. Bien que la référence antérieure ne soit pas donnée, cette analyse est presque entièrement reprise dans le texte de présentation de l'*Anthologie de la poésie franco-manitobaine* (1990).

L'oral dans l'écrit

Margaret Complin, Margaret Arnett MacLeod, Barbara Cass-Beggs ont voulu recueillir sur place les versions orales du répertoire de Pierre Falcon.

Leurs articles rendent partiellement compte de leurs enquêtes. La liste qu'elles dressent des informateurs doit retenir notre intérêt, mais il faut également chercher à saisir comment cette information orale a fait son chemin dans l'écrit. Et aussi, par ricochet, tâcher d'entrevoir comment cette oralité, s'il était devenu clair qu'elle aurait puisé elle-même à une tradition écrite tacite, ne serait peut-être qu'un relais.

Dans la recherche de témoignages de la tradition orale, les chercheurs Complin puis Allard sont passés par les mêmes intermédiaires, les abbés Antoine D'Eschambault et Pierre Picton, qui devaient les acheminer aux informateurs. Complin et MacLeod parlent souvent des « descendants » de Falcon qui représentent deux groupes, issus chacun d'un des fils du chansonnier et l'on sait qu'il en avait trois. On trouve d'abord des enfants de Jean-Baptiste Falcon, troisième fils du chansonnier, et qui auraient vécu à Sainte-Anne-des-Chênes : François-Xavier, petit-fils, ses sœurs Alphonsine Falcon (Mme L. Mainville), Anna Falcon (Mme E. Daneault). Leur nièce, Mme M. Pelland, les accompagne et participe aux entrevues. Une photo des trois femmes a paru dans *The Beaver*³¹, pour illustrer l'article que MacLeod consacre à « Dickson the Liberator ». Margaret Complin mentionne aussi une arrière-petite-nièce de la femme de Falcon, une informatrice qui l'a menée à Simon Blondeau, « *a famous old buffalo hunter*³² ». Celui-ci chantait une version de *La Victoire des Bois-Brûlés* que la chercheuse trouvait « *very colloquial* », mais très circonstanciée.

Pour la reconstitution des mélodies, Complin s'est servie des transcriptions faites par l'abbé Pierre Picton alors que c'est Henry [Henri] Caron, organiste à Winnipeg, qui note la mélodie des chansons pendant les entrevues faites par MacLeod.

Alors que le premier groupe d'informateurs est assez homogène et proche de la famille Falcon, Marcien Ferland a publié, dans son recueil *Chansons à répondre du Manitoba*, quelques chansons, dont *La Victoire des Bois-Brûlés*, qu'il tenait de Paul Lavallée. Les enregistrements auraient eu lieu « à Saint-Ambroise en 1978³³ » et le folkloriste donne de son informateur un portrait qui éclaire le contexte général de la culture métisse.

M. Paul Lavallée naquit à Saint-Laurent en 1891. Sa mère, Indienne de la tribu des Cris, ne parlait pas français. M. Lavallée apprit le français et la langue crise à peu près simultanément, tout comme les enfants de son village natal³⁴.

Ces indications seront utiles au moment d'interroger les textes qui nous ont transmis la chanson de Falcon.

Toutefois, en dépit de l'accès à ces témoignages directs, on dirait que les caractéristiques de la tradition orale ne passent pas dans les versions imprimées. Un historien comme Hargrave est censé avoir recueilli les paroles des lèvres mêmes de Falcon, et Complin, par exemple, suppose que celui-ci parlait une langue française métissée : « *Falcon, possibly because of the difficulties of*

*his Metis dialect*³⁵ ». Or, quel était l'état de la langue parlée par les Métis de la Rivière-Rouge, au début du XIX^e siècle ? L'article de Robert Pape³⁶ permettrait sans doute d'avancer une réponse. Comment s'exprimait Pierriche Falcon dont le père parlait sans doute français et la mère cri ? Puisque les voyageurs et les bourgeois maintenaient toujours des liens vivants avec la culture et la langue de leur Bas-Canada d'origine, quel français parlaient-ils ? On sait que le jeune Pierre a passé dix ans au Québec, où il a reçu son instruction. Quelles traces ce séjour a-t-il laissées dans son esprit, entretenu et ravivé par les communications qu'il a continué d'avoir avec des visiteurs de l'Est français ? Enfin, le « métchif », comme langue, résulte du mélange de substantifs français et de verbes cris et ce mélange devrait se retrouver chez les informateurs plus contemporains. Complin, par exemple, parle d'une version notée par l'abbé Picton « *who has "made exact copies as now sung by different Métis singers, and a copy as near as possible to the Métis version in plain, popular French"*³⁷ ». L'abbé conclut d'ailleurs de son analyse des différentes versions que « *the essentials of both words and tune are similar in all versions*³⁸ ». Mais la chercheuse ne publie pas ces textes originaux, ni la version que l'abbé Picton en a tirée, tout comme elle n'avait pas utilisé la version très familière de Simon Blondeau.

Marcien Ferland est le seul qui adopte une approche sensible aux particularités de la tradition orale, texte et interprétation, lorsqu'il écrit, un peu comme l'avait fait Tassé avant lui :

[...] les Métis [...] dotèrent leurs chansons [...] d'une phonétique particulière qui les distingue de leurs souches françaises et québécoises ; de plus, ils supplantèrent plusieurs mots français pour les remplacer par certains mots métis ou métissants ; enfin, on remarque dans l'exécution de leurs mélodies, une certaine nonchalance produite sans doute par la présence de nombreuses tenues et de notes intercalaires. Tout cela, avec un certain degré d'insouciance vis-à-vis de la forme, les rapproche des monodies indiennes³⁹.

Cependant, puisque Ferland semble se baser sur une situation récente du parler métis, ses observations laissent entière la question de l'évolution de la langue métisse entre 1814, 1869 et les lendemains de 1885. En particulier, ces commentaires ne nous aident pas à mieux entendre la voix de Pierriche Falcon.

Biographie de Falcon

Est-ce à cause des difficultés que posent la collection et l'interprétation des textes que la biographie de Falcon occupe habituellement la plus grande partie des études consacrées au chansonnier jusque dans les notes de Pierre Picton et dans l'ouvrage de Giraud ? Puisque ce sont avant tout les chansons qui nous intéressent, il suffira de réunir ici quelques faits utiles au lecteur.

Les Falcon sont d'origine française. Le grand-père, venu de la Picardie, arrive au Canada après la Conquête et il épouse Marie-Geneviève Tremblay

en 1763. Ils vivent à Baie-Saint-Paul, puis déménagent ensuite à Montréal et s'installent dans le district Blairfindie de Laprairie, connu maintenant comme L'Acadie. Souvent orthographié Lacadie, cet endroit se trouve aujourd'hui près de Saint-Jean-sur-le-Richelieu.

Pierre-Jean-Baptiste Falcon, père de Pierre, est né en 1766. Il a épousé une Amérindienne, que les uns disent crie, bien que Bryce affirme qu'elle vient du Missouri (« *an Indian woman from the Missouri country*⁴⁰ »). S'ils ont eu plusieurs enfants, l'histoire n'a retenu que les noms de leurs deux fils, Pierre et Joseph.

Né le 4 — Allard donne le 1^{er} — juin 1793, la même année que Cuthbert Grant fils, au Fort-au-Coudre (ou Fort la Coude), en anglais Elbow River (ou Elbow Fort, d'après Complin), rivière du Cygne, près de l'actuel Swan River, au Manitoba, le jeune Pierre est surnommé Pierriche. L'abbé Picton, que cite Martial Allard, pense que « la terminaison “iche” étant un diminutif dans les langues algonquines, Pierriche serait synonyme de Petit Pierre⁴¹ ».

À l'âge de cinq ans, son père envoie le garçon chez ses grands-parents à L'Acadie, où il est baptisé le 18 juin (en septembre, selon Allard) 1798. Complin identifie un oncle paternel, Édouard, qui s'occupera de Pierriche⁴². Son éducation se fait au Bas-Canada où il demeure pendant dix ans. On s'est beaucoup interrogé sur ce que Falcon avait retenu de ces années d'apprentissage. En particulier, savait-il lire et écrire ? Le débat avait été lancé par une phrase de l'historien Hargrave qui indiquait dans son *Red River* que Falcon, qu'il avait rencontré, « *neither reads nor writes* », ce qui ne l'empêche pas d'affirmer (et je souligne), trois lignes plus loin : « Chanson écrite par Pierre Falcon⁴³ ». Alors que la formule passe chez tous les auteurs, Margaret Arnett MacLeod, se fondant sur les renseignements donnés par les descendants de Falcon, conteste cette interprétation dans *The Beaver*⁴⁴. Dans la famille, on prétend que Hargrave aurait fondé son opinion sur un document laissé à Fort Garry, en 1835. Dans une note de son article « Songs of the Insurrection », MacLeod rapporte l'interprétation selon laquelle le Pierre Falcon qui avait mis sa marque sur un document, le 14 février 1835, était le fils de Pierre Falcon, le chansonnier. Cette défense de la mémoire de l'ancêtre amène Allard à écrire d'abord : « tous deux [Pierre et Jean-Baptiste] étaient bien instruits selon la tradition familiale⁴⁵ », pour nuancer plus tard son appréciation dans la suite de son texte :

Pierriche ne savait lire et écrire que très peu certes et pourtant il fut fait juge de paix. Ceci nous laisse voir à quel point il était estimé comme homme juste et droit, puisque malgré ce manquement, il réussit à atteindre ce poste de confiance⁴⁶.

Même quand ils le dépeignent en notable local, les descendants de Falcon ont tenu à souligner l'activité d'écriture exigée par le rôle. Margaret Arnett MacLeod transcrit leur souvenir qui le montre assis à une table d'écriture : « *they also recall him in velvet smoking jacket and skull cap, seated at his writing*

table, issuing government bounty for wolf heads⁴⁷ ». Cependant, est-il inconcevable que Falcon ait été illettré et juge de paix ? Qu'on pense aux cas de Pascal Breland, de Louis Riel père. Tout le contexte de la culture métisse naissante devrait permettre une mise en perspective de cette question d'écriture. S'agit-il de savoir écrire ou bien d'utiliser l'écriture ? Cette habileté n'est-elle pas surtout une distinction que les générations ultérieures ont voulu projeter sur une époque où elle n'était pas pertinente ? À la suite d'Agnes Laut, tous les auteurs n'insisteront-ils pas justement sur le caractère oral de la composition et de la transmission des chansons ?

Quoi qu'il en soit, Pierriche, âgé de quinze ans (1808), revient à la Rivière-Rouge où il sera commis ou acheteur de fourrures pour la Compagnie du Nord-Ouest. En 1812, il épouse Marie Grant, la fille de Cuthbert Grant père, bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest, et sœur de Cuthbert Grant fils, devenu plus tard « *Warden of the Plains* ». Complin rapporte que Marie Grant ne parlait pas français au moment de son mariage et qu'elle ne l'a jamais parlé couramment. Les époux Falcon auront sept enfants, trois fils et quatre filles.

Pierriche Falcon établit sa réputation de chansonnier en juin 1816, à l'occasion de la bataille des Sept-Chênes qu'il célèbre dans *La Victoire des Bois-Brûlés*. L'escarmouche se joue au lieu-dit des Sept-Chênes ou La Grenouillère, « l'dix-neuf de juin ». Les belligérants sont Cuthbert Grant et son groupe de Métis et d'Amérindiens, face à Robert Semple, gouverneur anglais, et à ses soldats du Fort Douglas. L'affrontement fait 21 victimes, dont le gouverneur.

Quelques mois plus tard, Lord Selkirk arme des soldats errants à la suite des guerres de Napoléon. Il saisit le Fort William et y fait arrêter William McGillivray, une figure mythique à la Rivière-Rouge. Tatiana Arcand estime que la lecture de la chanson de la Grenouillère aurait provoqué la colère de Milord. « Une copie de "La chanson de la Grenouillère" étant tombée entre les mains de Lord Selkirk, ce dernier, en route vers la colonie, saisit aussitôt le Fort William par représailles⁴⁸. » Cette affirmation confère un caractère dramatique à la chanson, mais on ne voit pas comment elle serait fondée dans les conditions de l'époque. Lord Selkirk, au moment de l'escarmouche, se trouvait encore bien à l'est. Dans le contexte d'une transmission orale, peut-on entrevoir la possibilité d'une distribution écrite à quelques mois de la composition ? Hargrave écrira : « *so far as I know, notwithstanding its wide oral circulation, [the song] has never hitherto appeared in print*⁴⁹ ». Quelques notes manuscrites ont pu circuler, comme aide-mémoire, mais tout cela tient de la spéculation. Certains croient que Falcon aurait été présent au Fort William et qu'il aurait saisi la scène dans « La Danse des Bois-Brûlés ».

L'année 1821 voit la fusion des deux compagnies rivales. Falcon continue de travailler pour la nouvelle Compagnie de la baie d'Hudson. En 1824, il s'installe à Grantown (Saint-François-Xavier), à 18 milles à l'ouest de La Fourche. Il y vit comme propriétaire fermier. En 1837, il compose la *Ballade du*

général Dickson. Un aventurier, James Dickson, qui s'est donné le nom de Montezuma II, vient chercher du renfort auprès de Cuthbert Grant. Il semble que Margaret Complin fait une mauvaise lecture du contexte historique de l'événement. Elle insiste sur le lien entre cette sollicitation de Dickson et la rébellion des patriotes de 1837: « *Dickson [...] endeavoured to incite the Métis to revolt during the Papineau trouble of 1837*⁵⁰. » La brochure que le ministère de la Culture du Manitoba (1983) consacre à Grant rappelle plus justement les intentions de Dickson: « *to recruit mercenaries who would help him to establish a free Indian state in California*⁵¹ ».

À partir de 1855, Pierre Falcon est juge de paix du district du Cheval-Blanc, comme Cuthbert Grant avant lui. Des membres de sa famille se déplaceront ensuite vers Sainte-Anne-des-Chênes. Alors que s'ouvre l'ère dominée par Louis Riel, certains attribuent au chansonnier *Les Tribulations d'un roi malheureux*, une chanson qu'il aurait composée en 1869. Les paroles font allusion à William McDougall, repoussé à la frontière de Pembina, en décembre 1869.

Devenu un bon vieillard, pieux, doux, très « français »: « *his descendants today remember their grandfather as a "tender, noble, saintly old man" and a "true Frenchman of quiet, peaceful manners"*⁵² », Pierre Falcon meurt, le 26 octobre 1876, à 83 ans.

Dès la seconde moitié du XIX^e siècle, la réputation de Falcon s'était déjà répandue au delà des frontières de la Rivière-Rouge. D'après Complin, la chanson de *La Victoire des Bois-Brûlés* était toujours très populaire en 1864 alors qu'Antoine Gingras, un négociant métis, la chante⁵³ et qu'Isaac Cowie écrit l'avoir entendue plus d'une fois dans la vallée de la Qu'Appelle, en 1869⁵⁴. C'est sans doute une erreur de typographie qui donne 1896 comme date de cet événement à la page 27 dans le texte de Barbara Cass-Beggs.

Dans la vie de Falcon, il semble que plusieurs éléments soient reconstitués après coup. On « pense » qu'il a fait plusieurs choses simplement parce qu'on voudrait qu'il ait été au feu de l'action historique tout comme il est fort possible qu'il y ait été aussi. Toutefois, la plupart du temps, il s'agit d'une reconstitution de la biographie à partir des chansons de Falcon qu'on prend comme scénario de la vie de l'auteur: il aurait été présent aux Sept-Chênes, on le trouverait dans l'ombre au Fort William et il aurait suivi la marche de McDougall vers la Rivière-Rouge. Le processus est bien connu: la légende et l'histoire populaire en ont fait de même pour les troubadours provençaux. Alors que les recherches antérieures, y compris celle de Martial Allard, ont tout lu sans discrimination, on doit comprendre maintenant que ces documents, écrits et oraux, n'ont pas la même intention ni la même portée.

BIBLIOGRAPHIE

ARCHIVES PROVINCIALES DU MANITOBA, document sur Falcon dans la collection Margaret Arnett MacLeod.

ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE SAINT-BONIFACE, « The Pierre Falcon Collection ».

AU MUSÉE NATIONAL [Musée canadien des civilisations], Ottawa, Collection Henry Lane; Collection Henri Létourneau; Collection C.-M. Barbeau; Collection É.-Z. Massicotte; Collection Richard Johnston.

ALLARD, Martial, *Pierre Falcon, barde des Prairies*, thèse de maîtrise, Université Laval, 1963, 84 p.

ARCAND, Tatiana, « Les chansons de Pierre Falcon: reflets poético-historiques », *Langue et communication*, Actes du neuvième colloque du CEFCO, 1989, CEFCO, 1990, p. 19-35.

BRUCE, George, « Worthies of Old Red River », *Transactions of the Manitoba Historical Society*, Manitoba Free Press Print, February 11, 1896.

CASS-BEGGS, Barbara, *Seven Métis Songs of Saskatchewan*, BMI Canada Limited, 1967, 31 p.

CHEVALIER, Henri-Émile, *Peaux rouges et Peaux blanches ou les Douze Apôtres et leurs femmes*, Paris, P. Toubon, 1864, 310 p.

COMPLIN, Margaret, « Pierre Falcon's "chanson de la Grenouillère" », *Mémoires de la Société royale du Canada*, Section II, 1939, p. 49-58.

COWIE, Isaac, *The Company of Adventurers*, Toronto, W. Briggs, 1913, 515 p.

FERLAND, Marcien, *Chansons à répondre du Manitoba*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1979, 1991, 218 p.

HARGRAVE, Joseph James, *Red River*, Montréal, J. Lovell imprimeur, 1871, 506 p.

LARUE, F.A. Hubert, « Chansons populaires et historiques », *Le Foyer canadien*, Québec, 1863, p. 368-370.

LAUT, Agnes C., *Lords of the North*, Toronto, William Briggs, [n.d.], 442 p.

LÉVEILLÉ, J.R., *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 1990, 591 p.

MANITOBA, (dans le texte: *Manitoba*), *Pierre Falcon*, Winnipeg, 1984.

MACLEOD, Margaret Arnett, « Bard of the Prairies », *The Beaver*, Spring 1956, p. 20-25.

—, « Dickson the Liberator », *The Beaver*, Summer 1956, p. 4-7.

—, « Songs of the Insurrection », *The Beaver*, Spring 1957, p. 18-23.

—, *Songs of Old Manitoba*, Toronto, The Ryerson Press, 1960, 93 p.

—, *Cuthbert Grant of Grantown*, Toronto, McClelland and Stewart, 1963, 175 p.

Métis Songs: Visiting Was the Métis Way, recueil préparé par Lynn Whidden, Regina, Gabriel Dumont Institute, 1993, 86 p.

PAPEN, Robert A., « La variation dialectale dans le parler français des Métis de l'Ouest canadien », *Francophonies d'Amérique*, PUO, n° 3, 1993, p. 25-38.

SAINT-PIERRE, Annette, *Au pays des Bois-Brûlés*, Saint-Boniface, CUSB, 1977, 24 p.

TASSÉ, Joseph, *Les Canadiens de l'Ouest*, Montréal, Cie d'imprimerie canadienne, t. II, troisième édition, 1880.

NOTES

1. La seconde partie de cette étude paraîtra dans la prochaine livraison de *Francophonies d'Amérique* (numéro 6, hiver 1996).

2. Manitoba Culture, Heritage and Recreation, 1984, p. 12.

3. Culture, Heritage and Recreation, 1984.

4. Saint-Boniface, CUSB, 1977, 24 p.

5. J.R. Léveillé, *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 1990, p. 20.

6. George Bryce, « Worthies of Old Red River », *Transactions of the Manitoba Historical Society*, Manitoba Free Press Print, February 11, 1896, p. 7.

7. Barbara Cass-Beggs, *Seven Métis Songs of Saskatchewan*, BMI Canada Limited, 1967, p. 27.

8. Martial Allard, *Pierre Falcon, barde des Prairies*, thèse de maîtrise, Université Laval, 1963, p. 47.

9. Barbara Cass-Beggs, *op. cit.*, p. 6.

10. Margaret Arnett MacLeod, « Bard of the Prairies », *The Beaver*, Spring 1956, p. 20.

11. J.R. Léveillé, *Anthologie [...]*, *op. cit.*, note 1, p. 127.

12. Manitoba, *Pierre Falcon*, Winnipeg, ministère de la Culture, 1984, p. 8.
13. F.A. Hubert LaRue, « Chansons populaires et historiques », *Le Foyer canadien*, Québec, 1863, p. 368.
14. Margaret Arnett MacLeod, « Bard of the Prairies », *loc. cit.*, p. 23.
15. Joseph Tassé, *Les Canadiens de l'Ouest*, Montréal, Cie d'imprimerie canadienne, t. II, troisième édition, 1880, p. 351.
16. George Bryce, « Worthies of Old Red River », *loc. cit.*, p. 6.
17. Joseph Tassé, *op. cit.*, p. 350.
18. Barbara Cass-Beggs, *op. cit.*, p. 5.
19. Margaret Arnett MacLeod, *Songs of Old Manitoba*, Toronto, The Ryerson Press, 1960, p. 35.
20. Martial Allard, *op. cit.*, p. 53.
21. Agnes C. Laut, *Lords of the North*, Toronto, William Briggs, [n.d.], p. 201.
22. *Ibid.*
23. Martial Allard, *op. cit.*, p. 42.
24. Margaret Complin, « Pierre Falcon's "chanson de la Grenouillère" », *Mémoires de la Société royale du Canada*, Section II, 1939, p. 56.
25. *Ibid.*, p. 57, note 17.
26. Martial Allard, *op. cit.*, p. 66.
27. Barbara Cass-Beggs, *op. cit.*, p. 3.
28. Margaret Complin, *op. cit.*, p. 52.
29. Margaret Complin, *op. cit.*, p. 53.
30. Tatiana Arcand, « Les chansons de Pierre Falcon: reflets poético-historiques », *Langue et communication*, Actes du neuvième colloque du CEFCO 1989, 1990, p. 19-35.
31. Voir l'article de Margaret MacLeod dans *The Beaver*, Summer 1956, p. 6.
32. Margaret Complin, *op. cit.*, p. 53.
33. Marcien Ferland, *Chansons à répondre du Manitoba*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1979, 1991, p. 205.
34. *Ibid.*, p. 204.
35. Margaret Complin, *op. cit.*, p. 55.
36. Robert A. Papen, « La variation dialectale dans le parler français des Métis de l'Ouest canadien », *Francophonies d'Amérique*, PUO, n° 3, 1993, p. 25-38.
37. Margaret Complin, *op. cit.*, p. 55.
38. *Ibid.*, p. 37.
39. Marcien Ferland, *op. cit.*, p. 204.
40. George Bryce, *op. cit.*, p. 6.
41. Martial Allard, *op. cit.*, p. 16.
42. Margaret Complin, *op. cit.*, p. 51.
43. Joseph James Hargrave, *op. cit.*, p. 488.
44. Margaret Arnett MacLeod, « Songs of the Insurrection », *The Beaver*, Spring 1957, note p. 19.
45. Martial Allard, *op. cit.*, p. 10.
46. *Ibid.*, p. 44.
47. Margaret Arnett MacLeod, *Songs of Old Manitoba*, *op. cit.*, p. 35.
48. J.R. Léveillé, *Anthologie [...]*, p. 140.
49. Joseph James Hargrave, *op. cit.*, p. 488.
50. Margaret Complin, *op. cit.*, p. 50-51.
51. Ministère de la Culture du Manitoba, *Cuthbert Grant*, Manitoba, 1983, p. 8.
52. Margaret Complin, *op. cit.*, p. 52.
53. *Ibid.*, p. 52.
54. *Ibid.*, note 12, p. 52.